

Communication de Monsieur Gilles Curien



Séance du 2 octobre 2009



De la querelle des Universaux à la globalisation

Je dois d'abord confesser mon impertinence à aborder un tel sujet, alors que je ne suis, tandis qu'il faudrait l'être, ni théologien, ni philosophe, ni historien, ni psychologue, ni sociologue.

Je ne pourrai donc vous présenter que de modestes observations et réflexions sur les humeurs de nos semblables, dans leurs travaux et dans leurs jours, au fil des temps, en divers lieux. Un chapelet d'impressions en somme, mais où j'ai cru discerner quelque unité. C'est l'excuse que je formulerai. Voyons si elle est recevable.

La querelle des universaux... Le sujet paraît bien abstrait. Il s'agit, comme vous le savez, d'une dispute entre des clercs sur la valeur à accorder aux concepts généraux. Si abstrait que soit le sujet, la querelle a bel et bien agité tout notre Moyen Âge et elle se poursuit de mille manières, subreptice et tenace, à travers tous les âges et en tous lieux, jusqu'à présent.

Au Moyen Âge, elle éclate à la Sorbonne au XI^{ème} siècle. Elle n'est pas née *ex nihilo*. Elle venait d'Orient, paraît-il. On s'était disputé sur les universaux à l'université de Damas, à propos des œuvres d'Aristote. Quand les textes d'Aristote arrivent à Paris, la querelle s'allume là aussi. Les protagonistes s'appellent les réalistes et les nominalistes. Les réalistes sont ceux qui accordent une réalité aux concepts généraux, les universaux. Les nominalistes au contraire ne voient que dans les concepts généraux, dans les universaux, que des mots, que des noms «nomina». Pourquoi, grands Dieux, une telle querelle ? C'est que l'enjeu,

précisément, est théologique. Comment se représenter en effet le mystère de la trinité ? Pour les réalistes, le concept trinitaire a une réalité. Pour les nominalistes, la réalité n'est que dans chacune des trois personnes. On les accuse de trithéisme. Et qui sont ces protagonistes ?

Ce sont de fortes personnalités. Au début, saint Anselme le réaliste contre Roscelin le nominaliste, Duns Scott contre Guillaume d'Occam par la suite ; Saint Bernard et Abélard au milieu de tout cela. Ce sont deux familles d'esprit, deux façons de penser qui s'affrontent, parfois au sein des mêmes hommes. Voici les réalistes : Anselme de Cantorbéry et sa doctrine de douceur et de contemplation. Côté nominaliste, voilà Roscelin, dialecticien, plus terre-à-terre, agaçant et bavard paraît-il, vite condamné pour trithéisme. et voilà Guillaume d'Occam, le batailleur, qui quitte son ordre franciscain, prend part aux attaques contre le pape et se réfugie chez l'empereur d'Allemagne.

Mais il est aussi des esprits puissants et divisés qui charrient en eux-mêmes les deux tendances. Saint Bernard de Clairvaux est de ceux-là. Il prêche la vie monastique, on l'appelle le «doctor mellifluus», mais il prêche en même temps la croisade. Il fustige les dialecticiens : «que nous enseignent les saints apôtres, dit-il, non pas à lire Platon ni à tourner et à retourner les subtilités d'Aristote». Et il fait condamner Abélard qui pourtant, comme lui, navigue entre les deux tendances. Abélard commence par se quereller avec son maître Roscelin qui est nominaliste, puis avec son nouveau maître Guillaume de Champeaux qui est réaliste. Et lui-même, qui est-il ? Il a ses expressions mystiques : «Le Saint Esprit est l'âme du monde» écrit-il. Mais il a ses attachements terrestres. Il fait un enfant à Héloïse, la nièce du chanoine Fulbert, qui le punit en le faisant émasculer par des sicaires. Et devinez quel nom Héloïse et Abélard avaient donné à leur enfant. Pierre Astrolabe. Retenons bien ce prénom, il est chargé de sens : la pierre bien concrète et nominaliste ; l'astrolabe pour l'infini des pensées et des astres : Pierre Astrolabe.

À la Sorbonne cependant, la querelle finit par s'épuiser, faute de combattants, vieilliss, condamnés, émasculés. Mais les deux tournures d'esprit subsistent, nominaliste et réaliste. Tout le Moyen Âge sera habité par ces deux aspirations. Chez les hommes d'Eglise, Bonaventure est ouvertement platonicien. On l'appelle le docteur séraphique. Il pense toutes choses comme des expressions de Dieu. À la même époque Albert Le Grand est fêru d'Aristote. Albert et un Souabe qui a le goût des choses concrètes. Il s'intéresse à la chimie, à la structure de la matière. Thomas d'Aquin, son disciple, saura faire la synthèse. Il prend soin d'Aristote, mais grâce à son sens des analogies, il parvient à placer le philosophe dans la création, aux pieds du créateur. Par-delà les hommes d'Eglise, les deux tendances divisent les rois. Saint Louis est dans la lignée réaliste au

sens ancien. Ses actes sont dictés par sa foi. Frédéric II de Hohenstaufen, son contemporain, est nettement nominaliste, plus raisonneur que croyant, au point que les franciscains l'appellent «le roi de pestilence». Leurs politiques, leurs destins s'en ressentent. Saint-Louis cherche à convertir le Sultan Mostancir de Tunis, mais il meurt à Carthage. Frédéric, lui, dans sa croisade, réussit, en négociant avec le Sultan d'Égypte, à se faire nommer roi de Jérusalem. Philippe Le Bel et ses légistes sont des nominalistes sans le savoir. À la même époque Mechtilde de Magdebourg, la mystique et Maître Eckhart, dans son espèce de panthéisme, dérivent plutôt du réalisme au sens ancien. La société se divise elle aussi. L'esprit de la chevalerie était réaliste : «N'est point notre pays en terre» disait une antienne des chevaliers. «Qui a la charité parfaite n'a point peur» disait une autre. La bourgeoisie naissante, Jacques Cœur et ses opérations commerciales et bancaires étaient d'esprit nominaliste.

Le Moyen Âge prend fin. On ne parle plus guère des universaux, ni des nominalistes ni des réalistes. Le mot réaliste d'ailleurs s'applique à d'autres réalités. Mais les deux types psychologiques subsistent. Comment désigner ces descendants, comment les reconnaître dans la suite des temps ? Sont-ils des idéalistes et des empiristes, des contemplatifs et des actifs ? Oui et non, plus ou moins. Je préférerais des termes qui rendent moins compte d'un état ou d'une doctrine, mais plutôt d'une tendance, d'une orientation dominante. Les héritiers des réalistes au sens ancien, je les appellerais volontiers cosmotropes, comme orientés vers l'infini. Les héritiers des nominalistes seraient alors des phagomères, qui se nourrissent du partiel. Avec votre permission, j'emploierais ces termes au besoin, le moment venu.

Voici la Renaissance en Europe. Le nominalisme s'affirme. On garde un souci de l'universel, hérité de l'Antiquité qu'on admire, mais on se préoccupe surtout du concret, des techniques et, dans l'art, du charnel. La Réforme n'échappe pas à la tension entre les deux tendances, nominaliste et réaliste, chez Luther comme chez Calvin. Luther défend la foi dans le courant réaliste augustinien contre ce qu'il trouve trop séculier dans l'Église, mais finalement fait alliance avec les seigneurs politiques contre les soulèvements paysans. Calvin défend la justification par la foi et non par les œuvres, mais en juriste qu'il est, il organise à Genève une église à structure politique.

Passons à l'âge classique en France. Descartes avec sa méthode pratique est plutôt nominaliste. Pascal, sensible à l'infini, plutôt réaliste au sens ancien. Le XVIII^{ème} siècle, encyclopédiste, est plutôt nominaliste, mises à part les rêveries d'un promeneur solitaire de Rousseau. La Révolution Française est un mélange explosif d'universalisme absolu et de nominalisme tranchant.

Voici Napoléon Bonaparte, tempérament nominaliste, je devrais presque dire, en dépit de ses vastes ambitions, phagomère. Il écarte des idéologues comme on les appelle alors. Il écrit d'ailleurs à Decrès, son ministre de la Marine, en juin 1805 : «Vous n'avez pas l'esprit assez exclusif. C'est un défaut dont il faut vous corriger. C'est là l'art des grands succès et des grandes affaires» A voir... Il finit par être opposé, dans les vastes plaines de Russie, au Maréchal Koutouzov, plutôt du genre cosmotrope. «Koutouzov, nous dit Tolstoï, n'annonce pas de disposition. Il ne joue aucun rôle à première vue. Il pressent, dans les événements qui se passent autour de lui, l'importance qu'ils doivent avoir pour l'avenir. Tel est le sort de ces individualités isolées qui, devant les desseins de la Providence, y soumettent leur volonté». Et c'est Koutouzov, le cosmotrope, qui l'emporte dans l'infini neigeux.

Passons aux hommes du Second Empire. Voici Monsieur Thiers, typiquement nominaliste, petit, vif, provençal, précis, qui censure le genre impressif, détaille le récit des batailles, puis gagne, par son assurance, la main d'une riche héritière. Devenu homme d'Etat, il combat, dans une même exclusive, nostalgiques et communistes, et finit, en empilant des sous et des piécettes, par libérer le territoire. Et qui a-t-il en face de lui ? Des cosmotropes : Napoléon III, souvent rêveur qui s'intéresse aux espoirs des Saint Simoniens et à l'extinction du paupérisme. Il croyait aux forces profondes : «le sentiment national allemand, disait-il à l'un de ses proches, est bien plus fort sans doute que toutes les armées». Cosmotrope aussi, Emile Ollivier, l'homme «au cœur léger». Il avait dit à la tribune de la Chambre en juillet 1870 qu'il s'engageait dans la guerre le cœur léger. Il était le gendre de Liszt comme Wagner. Il lisait les philosophes allemands. Il justifiait plus tard son allusion au cœur léger en citant Lamartine et Fénelon, autres cosmotropes.

Puis nous sommes au tournant du siècle. Paris 1900. Maurras a 32 ans. Jaurès 41. Ils sont dans la plénitude de leurs talents, pour le premier nominaliste, pour le second cosmotrope. Maurras déteste le romantisme, le vague, les nuées. Il aime l'ordre catholique mais ne parle pas de l'Evangile. Il n'aime pas Bergson et ses intuitions. «Exclure, définir, solidifier, constituent pour Maurras les actes supérieurs de l'esprit» écrit de lui Albert Thibaudet. A l'opposé, voici Jaurès, tout en cosmotropisme. Il est agrégé de philosophie. Il a écrit dans sa thèse de doctorat sur la réalité du monde sensible : «Pour moi, je n'ai jamais regardé sans une espèce de vénération l'espace profond et sacré. Et, lorsque cheminant le soir, je le contemple, je me dis parfois que tous les hommes, depuis qu'il a des hommes, ont élargi leur âme en lui, et que, si les rêves humains qui s'y sont élevés, laissent derrière eux, comme l'étoile qui fuit, une trace de lumière, une immense et douce lueur d'humanité emplirait soudain le ciel». C'est le cosmotropisme parfait.

La France n'a pas eu le privilège de ces deux spécimens. Les Italiens ont produit Dante, cosmotrope, et Madiavel nominaliste. Les Espagnols ont Molina, nominaliste et Saint Jean de la Croix cosmotrope. La distinction est moins nette chez les Anglais et les Allemands. Les Anglais, par leur empirisme, pourraient être classés comme nominalistes, mais ils laissent une large part à une sorte d'instinct cosmotrope. La tragédie shakespearienne est plus proche de l'univers que le théâtre français. L'humour anglais n'est pas fait de jeux de mots, mais d'humilité affichée devant l'ampleur des phénomènes. Les Allemands seraient plutôt cosmotropes selon l'analyse de Madame de Staël, mais ils ont connu aussi la rigueur militaire prussienne et les exclusives du nazisme. Les meilleurs d'entre eux ont su faire d'heureuses synthèses. Pour ne parler que des anciens, je pense à Leibniz qui concilie, dans sa *Monadologie* comme dans sa *Théodicée*, la variété du monde et son unicité. Oserais-je parler de Goethe et de sa vie privée ? Johann Wolfgang von Goethe avait rencontré à 40 ans, une jolie fille Christiane Vulpius, beaucoup plus jeune que lui, mais peu cultivée. Il l'avait épousée par la suite et les grandes dames de l'entourage se moquaient d'elle. Goethe l'appelait son trésor de lit, «*Erotikon*», c'était son côté phagomère. Mais cela ne l'empêchait pas d'évoluer dans les plus hautes sphères de l'esprit. Il faisait très bien la synthèse. Il écrivait à propos de sa Christiane : «le plus humble produit de la nature porte en lui son cercle de perfection». Je pense aussi aux frères von Humboldt qui ont marié si harmonieusement la science et l'humanisme.

Quant aux Slaves, ils sont probablement en Europe, les plus enclins au cosmotropisme. L'orthodoxie, comme la philosophie slavophile du XIX^{ème} siècle a été empreinte de Platon et de Plotin. Même les amarchistes russes en ont subi l'influence. Kropotkine parlait de l'inutilité de la loi dans des termes qu'on pourrait presque mettre en parallèle, formellement, avec ceux de Saint Jean de la Croix, «là ou il n'y a plus de chemin».

Quittons l'Europe. L'Islam aussi a connu les deux tendances. Nous avons vu d'ailleurs que la querelle des universaux avait commencé à Damas. Avicenne au XI^{ème} siècle, avec sa «philosophie illuminative» était plutôt réaliste au sens ancien Averroès, au XII^{ème} siècle, administrateur à Marrakech et à Cordoue, était plutôt nominaliste. A l'origine les Sunnites étaient plus politiques et nominalistes ; les chiïtes, avec leur doctrine sur la passion de l'iman caché ; plus réalistes au sens ancien. Le soufisme, aux XI et XII^{ème} siècles, influencé par les néo-platoniciens, les Persans et même les Indiens, s'apparentait au réalisme au sens ancien et s'opposait à l'aspect juridique de l'Islam. Ghazali, qui professait le soufisme à Bagdad, en fut chassé et finit comme un derviche errant.

Les juifs, d'ailleurs, se sont trouvés devant des choix analogues. Au temps du Christ, il y avait en Judée des pharisiens, des esséniens et des sadducéens. Les pharisiens, classés aujourd'hui comme hypocrites, se souciaient probablement plus de la pureté de leur foi que du sort de leur prochain. Ils étaient donc plutôt cosmotropes. Les esséniens, autant qu'on sache, l'étaient aussi. Quant aux sadducéens, ils étaient plus préoccupés par la vie séculière, voire par leurs relations avec l'occupant. Ils étaient plutôt phagomères. Plus tard Maïmonide, au XII^{ème} siècle en Espagne, puis Spinoza aux Pays-Bas au XVII^{ème} siècle, ont tenté des synthèses entre la foi et la raison, entre le ciel et la terre. Mais Maïmonide ne faisait pas l'unanimité parmi les savants juifs du Moyen Age et Spinoza fut exclu de la Synagogue. Aujourd'hui encore, il faut bien reconnaître qu'il subsiste une tension entre la résonance universelle de la pensée juive et la gestion d'un territoire déterminé.

Empruntons maintenant la route de l'Asie. Nous voici en Chine. Lao-Tseu, 600 avant notre ère, enseigne l'union extatique avec le Tao. Il s'apparente bien aux cosmotropes. Les légistes Fakia au IV^{ème} siècle, sont des nominalistes comme les légistes de Philippe Le Bel. Quant à Confucius, il y a bien, dans sa doctrine de réciprocité, comme un calcul nominaliste.

L'Inde enfin, si célèbre par ses mystiques, plus que cosmotropes, a connu aussi bien des gouvernements nominalistes, voire phagomères. Les Gupta, au III^{ème} siècle, écartent les étrangers du gouvernement et chaussent les bottes impérialistes. Açoka, réputé comme un sage cosmotrope à la fin de sa vie, avait commencé son règne en phagomère, en conquérant et exploitant la riche région de Kalinga, sur la côte des circars. Plus près de nous, André Malraux a rapporté un propos tout simple que lui avait tenu le Pandit Nehru : « Il faut bien avoir les pieds sur terre pour regarder le ciel ».

Pour me faire pardonner cette longue revue de détail, je la ferai ratifier par Heinrich Heine, qui écrivait dans son ouvrage sur l'Allemagne publié à Paris en français en 1833 «Platon et Aristote ! Non seulement deux systèmes, mais aussi deux types de deux natures humaines différentes qui, depuis des temps immémoriaux, sous tous les aspects, se dressent, plus ou moins hostiles l'un en face de l'autre».

Eh oui ! Heine a raison : toujours les deux tendances subsistent et ce n'est pas une coexistence pacifique. Elle provoque même des drames, qu'il nous faut maintenant énoncer, dénoncer. Ces drames sont de trois sortes. Ils se produisent, soit quand l'une des deux tendances est exclusivement dominante, soit quand les deux tendances s'étouffent réciproquement dans une combinaison malencontreuse, soit enfin quand les humains sont déchirés entre les deux tendances.

Commençons par les dominations exclusives. Commençons par Platon puisque Heine commence par là. Platon est le chef de file des réalistes au sens ancien. Les idées doivent commander. Platon essaye, à plusieurs reprises, d'appliquer sa philosophie en politique. D'abord avec Denis l'Ancien en Sicile, puis deux fois avec Denis le Jeune. C'est l'échec. Expérience similaire en Chine. Les premiers empereurs de la dynastie des Han, notamment Wen le civilisé et King, le radieux, suivent les enseignements de Lao Tse. Ils pratiquent à l'égard des Huns une politique d'apaisement. Mais les Huns continuent leurs incursions et mettent la Chine en danger. Voilà pour les calamités entraînées par un cosmotropisme trop exclusif. Les nominalistes, quand ils dominent, produisent aussi leurs catastrophes. Machiavel donne pour modèle César Borgia, nominaliste typique, plutôt même phagomère. César Borgia a pour seul dessein d'étendre son pouvoir politique. Il se démet de sa charge de Cardinal que lui a conférée son père, le Pape Alexandre VI. Il obtient l'appui des Français pour occuper la Romagne, s'appuie sur les Orsini pour écraser les Colonna, puis, sous le prétexte d'une fête d'amitié, attire les Orsini à Sinigaglia et les y massacre. Machiavel, qui assiste à la tuerie, l'approuve.

Voilà donc ce qui se passe quand les deux tendances s'exercent seules et séparément. Le résultat n'est pas meilleur lorsqu'elles en viennent à s'entortiller. C'est ce qui s'est passé avec ce que l'on a appelée l'augustinisme politique, bien qu'il s'agisse d'une interprétation erronée de Saint Augustin. Saint Augustin avait observé que la cité de Dieu et la cité terrestre seraient jusqu'à la fin des temps inextricablement mêlées, mais il n'avait pas recommandé la violence ou la contrainte pour obtenir le triomphe de la foi ou de l'Eglise. Les souverains cependant ont bien souvent mêlé le temporel et le spirituel. Charlemagne massacre les Saxons pour les convertir au christianisme. Et il est bien d'autres cas moins meurtriers, et néanmoins fâcheux. Cette confusion n'est pas propre au christianisme à certaines époques. Voyez ce qui se passe en Iran. voilà un pays marqué depuis son antiquité par le mazdéisme et ses traditions zoroastriennes qui sont cosmotropes, puis par un chiïsme qui, à l'origine, l'était aussi, et qui, au nom de ses croyances, s'est empêtré dans une politique nominaliste et phagomère.

Et le phénomène n'est pas propre aux religions. Prenons la Révolution Française. Il y a de l'envolée cosmotrope : la liberté, la fraternité, voire le culte de l'Être suprême, mais tout cela se combine avec un jacobinisme nominaliste et tranchant. Robespierre, imbu de Jean-Jacques Rousseau, cosmotrope, instaure le culte de l'Être suprême, mais Robespierre, juriste, raidi dans son absolutisme juridique et nominaliste, mène la Terreur et y succombe. Prenons le cas du marxisme. On ne saurait en traiter en une phrase. Remarquons simplement qu'il comporte un élan messianique qui est cosmotrope, mais une

pratique matérialiste qui est nominaliste et un résultat qui n'est pas enchanteur. Proudhon, qui était un socialiste cosmotrope, disait que Marx était le ténia du socialisme, c'était le qualifier de phagomère. Le nazisme enfin avait lui aussi ses exaltations délirantes, quasi wagnériennes et pseudo cosmotropes, qui avaient même séduit Heidegger un moment, mais surtout ses exclusives nominalistes qui ont conduit aux prises errances.

Troisième catégorie de drames : l'écartèlement des humains entre les deux tendances. L'une des premières victimes est peut-être Lucrèce. Lucrèce est scientifique et poète. Il exalte en cosmotrope le spectacle universel de la nature, mais il professe en scientifique que l'homme est fait d'atomes et qu'il retournera au néant. D'un côté les petites terres terrestres, de l'autre les mondes étoilés. Il vit ce déchirement. Il se suicide à 44 ans. Pascal, chez nous ne se suicide pas, mais il ressent les mêmes tensions. Il sonde les misères de l'homme. Le silence des espaces infinis le gagne. Les maximes mélancoliques de la Rochefoucault et de Vauvenargues sont de la même inspiration. Elles cernent les petites humaines et les placent devant l'infini. Plus tard le Danois Kierkegaard connaît une épreuve analogue. Il souffre de la distance qu'il voit entre la conduite pratique et l'adhésion au divin. Il renonce à épouser sa fiancée par crainte de compromettre sa vision de l'infini. Un peu plus tard, chez nous, Rimbaud se sent déchiré entre ce qu'il appelle la vraie vie, celle à laquelle il aspire et la vie vraie, celle à laquelle il se heurte et contre quoi il se révolte. Nous voici en mai 68. « Sous les pavés la plage ». Curieux rappel de Pierre Astrolabe. Les pavés pour la pierre, la plage pour l'infini que mesure l'astrolabe, mais cette fois pour les opposer. Peut-être y avait-il déjà de ce mouvement dans le surréalisme. André Breton l'avait défini, dès 1924, comme « une dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ». Il y avait déjà là le divorce entre un nominalisme convenu et un cosmotropisme éperdu.

Sur ce début du XX^{ème} siècle, je me pose une question : comment Bergson se situe-t-il face à notre querelle ? Henri Bergson, fils d'un juif polonais et d'une mère irlandaise, sensible donc à de multiples courants, a-t-il diagnostiqué, analysé les drames en tant que tels, produits par la querelle comme l'avait fait Heinrich Heine ? Peut-être pas, mais ce qui est certain c'est que de toute son œuvre, toute sa pensée mettent en évidence les sources qui alimentent la querelle et la façon de les maîtriser. Il montre que l'intelligence qui s'exerce sur le solide, sur le fini, doit se combiner avec l'instinct, l'intuition, le mouvant et tous les flux de l'infini. C'est le secret de la conciliation. Mais la guerre survient. Bergson meurt. Après la guerre, l'intelligentsia chevauche d'autres montures.

A présent donc, ou en sommes nous ? Il semble bien qu'il y ait toujours des réalistes et des nominalistes, des cosmotropes et des phagomères. Mais le cosmos, l'universel n'est plus tout à fait ce qu'il était ou ce qu'il semblait être. Quant au détail, au particulier, il a pris aussi une autre dimension. C'est un effet de la globalisation.

Les cosmotropes surabondent. Freud paraissait en douter. Il se disait étranger à ce qu'il appelait «l'expérience du sentiment océanique». Il écrivait à Romain Roland : «Combien me sont étrangers les mondes dans lesquels vous évoluez. La mystique m'est aussi fermée que la musique». Pour Freud, le sentiment océanique était un retour au narcissisme primaire et à une fusion à la mère, à un tout englobant. Mais un tout englobant, c'est un peu du cosmotropisme. Quoi qu'il en soit, il y a aujourd'hui, bel et bien, du cosmotropisme chez les écologistes, chez les adeptes du New-age, chez les militants urbi et orbi des droits de l'homme. Et il y a du nominalisme partout, dans l'addiction à la technique, à l'utilitarisme, dans les appétits matérialistes, dans la société de consommation, dans l'hédonisme. Il y en avait évidemment chez Freud puisqu'il conjurait Jung de ne pas ignorer le rôle déterminant du sexe.

Les deux tendances subsistent donc. Elles sont même si pressantes de part et d'autre qu'elles s'emboutissent parfois. Ainsi, les écologistes ont le souci de la santé de la planète, mais tout autant le souci de leur propre santé. Les adeptes du New Age ou des sagesses orientales rêvent en effet du nirvana. Mais c'est évidemment pour leur confort mental et personnel. Les militants urbi et orbi des droits de l'homme, répondent à des aspirations généreuses et universelles, mais sont émus ou déterminés par des situations particulières. Voyez enfin certains mouvements religieux dits charismatiques, ils cherchent à atteindre l'infini de Dieu par les manifestations toutes physiques, des claquements de mains, de la glossolalie.

Cette coagulation des deux tendances s'explique fort bien. Le cosmos est devenu moins mystérieux, moins océanique dirait Freud, tandis que l'égo, le particulier, devenait plus insondable, plus océanique.

Le cosmos se mesure mieux qu'autrefois. Les astronomes parlent même de la courbure de l'espace. D'autres donnent, en millions d'années, la durée de vie de la terre. Khrouchtchev s'amusait à dire, après avoir lancé son premier homme dans l'espace, que celui-ci n'avait pas rencontré Dieu là haut. Des esprits moins primaires ne nient pas l'infini mais le dissèquent. Le physicien américain Feynman parle d'une rédemption du macrocosme par le nanocosme. Le mathématicien Georg Cantor présente sa théorie des ensembles comme une méthode pour compter l'infini.

D'autre part, le partiel, l'ego, le fini paraissent de moins en moins finis, de moins en moins insécables, de moins en moins nominalistes. Autant que je les comprends, la mécanique ondulatoire, la physique quantique, l'incertitude d'Heisenberg mettent de l'infini dans le fini. En psychologie même, Freud, bien que rejetant le sentiment océanique, traitait déjà de la psychologie des profondeurs. Puis Lacan, avec son symbolisme, ajoutait de l'immatériel à la psychanalyse. En résumé, ceux qui rêvent d'infini se heurtent au mesurable, ceux qui s'appuient sur le partiel risquent de s'enfoncer dans l'infini.

Apparemment les philosophes ont été impressionnés par ce nouvel état de choses, ils ont tenu compte de cette promiscuité nouvelle du fini et de l'infini. Les existentialistes d'abord. Leur ancêtre Kierkegaard souffrait de l'écartèlement entre le fini et l'infini. Voilà qu'ils cherchent à les rapprocher, à les raccrocher l'un à l'autre, ne fût ce qu'en leur donnant un ordre de présence. Pour Heidegger, l'être et l'étant participent l'un de l'autre. Pour Jean-Paul Sartre l'existence précède l'essence, on pourrait même dire qu'elle commande l'essence. Pour Camus, dans «La Chute», le jugement dernier, c'est tous les jours. Pour des existentialistes chrétiens, ce rapprochement du fini et de l'infini, pourrait évoquer, par analogie, le mystère de l'incarnation.

Vient le structuralisme qui formule des systèmes mettant en relation le détail avec le reste de l'univers. Lévy-Strauss, dans une conférence à Chicago, définissait ses concepts comme «le moyen de surmonter la dualité établie par Kant entre la loi morale et le ciel étoilé». Les philosophes de la déconstruction lui succèdent pour le contredire, mais célèbrent, de la même manière, volens nolans, la proximité du fini et de l'infini. Derrida n'est pas structuraliste car il estime que le signifiant a quelque chose de transcendantal ce qu'il rejette. Mais ce qu'il appelle la différance, qu'il écrit avec un a, a bel et bien un sens plus transcendantal que la différence avec un e. C'est en effet ce qu'Alain Badiou, spécialiste mondial de Platon, paraît-il, appelle, la puissance séparatrice de l'idée, qui est une donnée platonicienne. En fait, quelles que soient les spéculations, elles débouchent toujours sur ce face à face, sur cette proximité du fini et de l'infini, du nominalisme et du réalisme au sens ancien. Pour Levinas, l'analyse du Dasein révèle la transcendance. Pour Luc Ferry, le matérialisme suppose une spiritualité ; une transcendance est inscrite dans l'immanence.

Est-ce à dire que la querelle des universaux est résolue, que la globalisation a apporté la solution, que les nominalistes et les réalistes, les phagomères et les cosmotropes sont réconciliés ? Ce n'est pas tout à fait le cas. Une chose est de dire que la transcendance se trouve dans l'immanence et une autre de savoir comment cela peut se produire, comment on passe de l'une à l'autre, ce que cela suppose dans l'esprit et le comportement des humains. Le Général de Gaulle

avait dit un jour à Peyrefitte - mais chacun peut en faire le constat : le plus difficile est de rester réaliste quand on a un idéal et de garder un idéal quand on voit les réalités». C'est, transposé dans le domaine de l'action, le problème des universaux. Platon l'avait éprouvé avec Denys de Syracuse. Comment passer de l'immanence à la transcendance et inversement ?

Eh bien, il faut dire le mot, le gros mot : ce ne peut être que par un effort, un renoncement, un sacrifice. Attention, le passage est pénible. Le particulier qui veut accéder à l'universel doit abdiquer une partie de son ego ; il doit se dominer, s'exhausser, se distendre. En revanche, le cosmotrope qui veut se concilier le particulier doit descendre tant soit peu de son empyrée pour se rapprocher du terrain. En s'incarnant, il s'humilie en quelque sorte. Il y a bien, de part et d'autre, un effort, un sacrifice. Le même de Gaulle, qui soulignait combien il était difficile de concilier l'idéal et la réalité, répétait volontiers qu'on ne faisait rien de grand sans sacrifice. J'ai relevé dans ses écrits une phrase un peu mystérieuse : «Il existe un curieux rapport, mais incontestable, entre le renoncement des individus et la splendeur du tout».

C'est ce que reconnaissent quelques penseurs contemporains. René Girard l'évoque dans son mécanisme victimaire. Il constate que, dans la vie sociale, on a longtemps cherché des boucs émissaires. Il remarque que, au temps de la globalisation, cela devient plus difficile en raison des choix en retour. Il conclut en ces termes : «plus il sera difficile de trouver des boucs émissaires intérieurs ou extérieurs, plus il sera nécessaire que chacun s'impose à soi-même une certaine discipline !» Marcel Gauchet relève la même nécessité dans ses études sur la démocratie. Le libéralisme, dit-il, conduit au totalitarisme, car il considère l'individu comme un absolu qu'il faut alors brimer. La démocratie ne s'établit que si l'individu consent à se limiter lui-même.

Telle est, me semble-t-il, la situation au temps de la globalisation. La question des universaux, l'opposition entre Platon et Aristote, décrite par Heine se pose toujours mais en termes nouveaux. Il y aura toujours sans doute des cosmotropes qui rêvent d'infini et des phagomères qui se nourrissent du partiel. Mais, comme la globalisation impose un face à face, une cohabitation entre le fini et l'infini, il est patent désormais que phagomères et cosmotropes se doivent à présent des égards, de mutuelles concessions.

N'est-ce pas l'occasion de solder une bonne fois la querelle des universaux, en acceptant les efforts de pensée qui s'imposent ? A quoi bon, direz vous, solder cette vieille querelle abstraite ? Cela ne règlera pas pour autant la question du nucléaire iranien, ni la crise financière, ni même le niveau des prix agricoles dans la communauté européenne. Il n'est pas assuré non plus que cela suffise à favoriser la recherche et les progrès scientifiques dont nous sommes si dé-

pendants. Et pourtant, n'oublions pas que ladite querelle, si abstraite qu'elle paraisse, s'est mêlée à tous les problèmes, qu'elle se greffe sur tous les problèmes, intellectuels, politiques, économiques, sociaux, nationaux et internationaux. Eliminer la vieille querelle ne serait donc pas sans effet. Si Jérôme Kerviel, le trader, et Mr. Madoff, le banquier, avaient reconnu la dépendance entre le fini de leur encaisse et l'infini de leurs spéculations, ils auraient évité bien des mésaventures. D'une manière générale, en économie, n'est-il pas recommandable d'assurer un équilibre entre le court terme de la consommation, plutôt phagomère, et le long terme de l'épargne, plutôt cosmotrope. En politique aussi, comme en toutes choses, patience et longueur de temps plutôt cosmotropes, font plus que force ne que rage, plutôt phagomères. Les scientifiques eux-mêmes feraient-ils leurs découvertes s'ils ne cherchaient pas un rapport entre leurs expérimentations pratiques, leurs observations partielles et les lois universelles qui peuvent les régir ?

Pour mettre fin à la querelle, il s'agit donc, en définitive, de reconnaître combien est vain l'affrontement des cosmotropes et des phagomères, combien sont nécessaires leurs concessions mutuelles. Voilà qui permettrait, semble-t-il, d'éviter certaines bévues et partant, les déconvenues qu'on a connues au cours des temps et qui pourraient bien s'aggraver au temps de la globalisation.

Dès lors, comment nous y prendre ? Il nous faut, idéalement, renoncer au trithéisme, ce péché des nominalistes qui ne voyaient de réalité que dans le particulier ; renoncer en même temps à l'angélisme, qui était souvent le faible ou la tentation des réalistes au sens ancien. Oserais-je dire, au risque d'un langage abstrait, qu'il faut adhérer à une trinité, à tout le moins philosophique, comportant dans son unité, ces trois termes : l'infini, le fini, ainsi que leur relation qui passe par le sacrifice pour conduire au salut. En termes moins pathétiques, disons tout bonnement qu'il serait sage, pour notre gouverne, de ne pas négliger l'idéal, de ne pas mépriser le quotidien et de consentir aux efforts nécessaires pour leur coexistence heureuse. En termes symboliques cette fois, et pour conclure, je dirais qu'il nous faut, mieux qu'Héloïse et Abélard, sans drame, mais laborieusement, concevoir, engendrer et mettre au monde un cohérent, un vigoureux, un souriant Pierre-Astrotabe. C'est la grâce que je nous souhaite. Merci d'y avoir prêté attention !

Discussion

Le Président Mainard remercie M. l'Ambassadeur Curien et le félicite pour le caractère magistral, la hauteur de vue, l'érudition et l'intelligibilité de ses propos. Il rappelle les débats qui existent entre les savants et ouvre la discussion.

Dans le même ordre d'idée, M. Rivail cite les querelles entre les physiciens du début du XX^{ème} siècle.

M. Perrin rend hommage à l'érudition de M. Curien, pose la question d'une différence de structure mentale entre les personnes et fait remarquer qu'il n'est jamais question des femmes dans cette querelle.

Le Père Bombardier rappelle qu'il y a des questions de société fondamentales donc universelles, qui ont traversé les siècles, et d'autres qui se sont adaptées à l'évolution de la société, comme certaines lois. Il cite Montesquieu et *L'Esprit des lois* et nous apprend que ce sont les Nominalistes qui ont «inventé» que Dieu pouvait faire des choses irrationnelles.

M. Flon pense que cette question est une réflexion sur la nature de Dieu, sur son existence et son influence sur le monde. Il cite Don Quichotte et Sancho Pança, opposés mais nécessaires.

M. Laxenaire indique tout le plaisir qu'il a eu à écouter cette causerie, pense que cette question est fondamentale et que chacun des philosophes «a toujours une partie de chaque», le dernier étant Luc Ferry. Il cite la Querelle vue par Anatole France dans *La Révolte des anges* et le fameux passage «des pieds et des culs, et des coups de pieds...» du démon caché dans son couvent...

Pour M. Larcen, cette querelle est au cœur du monde depuis toujours, mais il s'est produit une déviance linguistique au Moyen Age. Elle est en rapport avec la théologie positive. Il rappelle que l'Eglise a choisi le Thomisme et que le général de Gaulle est plus réaliste que nominaliste mais qu'il a la notion d'un idéal vers lequel il faut tendre. Son maître est Péguy qui est un réaliste mystique.

M. Vicq rappelle que la loi doit coller à la vie de la société et qu'elle ne touche pas à l'idéal.

M^{me} Créhange se demande à partir de quel âge chacun se place de tel et tel côté et quelle est l'influence de l'enseignement sur ce choix.

Enfin M. Husson s'interroge sur la place de cette question dans la diplomatie.

Pour M. Curien, elle est centrale : les intérêts divers et phagomères ne peuvent se concilier que dans un intérêt commun et cosmotrope.